

# RÉDACTION

*L'usage de tout système électronique ou informatique est interdit dans cette épreuve.*

## *Remarques importantes*

- Présenter sur la copie, en premier lieu, le résumé de texte, et en second lieu, la dissertation.
- Il est tenu compte, dans la notation, de la présentation, de la correction de la forme (syntaxe, orthographe), de la netteté de l'expression et de la clarté de la composition.
- L'épreuve de Rédaction comporte obligatoirement deux parties : un résumé et une dissertation. Résumé et dissertation ont la même notation et forment un ensemble indissociable.

## **Partie I - Résumé de texte**

*Résumez en 250 mots le texte suivant. Un écart de 10 % en plus ou en moins sera toléré. Indiquez avec précision, en marge de chaque ligne, le nombre de mots qu'elle comporte et, à la fin du résumé, le total.*

[Le] moi ne se connaît pas plus comme individu que comme personne, et moins encore comme personnalité : il ne se connaît pas du tout. Condition de toute représentation, il n'est pas représentable. Conscience de toutes les déterminations, il n'est pas déterminable. Aussi la « certitude » que nous en avons ne correspond-elle à aucun degré ni à aucune forme de « connaissance ». Elle ne fait qu'exprimer de façon pathétique cette présence à soi de la vie dans la sensation. Aussi est-il bien remarquable que nous perdons toute conscience et tout sentiment de notre identité lorsqu'une anesthésie ou un sommeil suffisamment profonds nous ôtent toute sensation. À l'inverse, nous avons une conscience d'autant plus intense et plus vive d'exister que nous sommes plus intensément et plus vivement affectés par ce que nous sentons. Mais ce « nous » n'est pas quelque chose. À peine est-ce quelqu'un. Si bouleversé que je puisse être par l'exécution d'une pièce musicale, il est certes vrai que je n'en éprouverais rien si mon corps n'en était affecté ; pourtant ce n'est pas mon corps qui est si intensément ému, mais seulement cette part de moi que je reconnais seule comme véritablement moi, quoique je ne puisse pas plus l'identifier que la situer, la qualifier, ni la déterminer.

# Filières MP, PC, PSI

Seule une commodité de langage nous fait alors nommer *sujet* cette sorte de phosphorescence de la vie qui se reconnaît elle-même en chacune des manières dont elle est affectée. Qu'un tel sujet soit la condition de possibilité de toute connaissance, cela est certain. Mais il est aussi certain que lui-même ne peut pas être connu. Ce moi est comme la lumière : quoiqu'elle nous fasse voir toutes choses, aucune chose ne l'éclaire, et on ne la voit pas. Un exemple rendra le fait patent : que je souffre, ou que je vois la mer bleue, cela est aussi indubitable que la plus éclatante des évidences. Si certain que j'en sois, je ne sais toutefois rien de ce qui cause cette souffrance, ni de ce qui constitue la couleur bleue, ni moins encore de ce qu'est ce moi qui dit *je*. Car autre chose est le *moi* que je vois dans un miroir, que je sais capable de certaines opérations, que les autres reconnaissent, et autre chose ce qui en moi dit « *je vois* » ou « *je souffre* ». En tant que *je* me sens vivre, *je* suis une conscience : je sens, j'endure, j'attends, sans que rien ne caractérise l'identité de cette conscience. Comme tel *je* suis donc aussi insaisissable et aussi inconnaissable à moi-même qu'aux autres. À l'inverse, lorsque je veux prendre conscience de *moi*, ce n'est plus de ma conscience qu'il s'agit, mais de cette individualité singulière, identifiée par les déterminations particulières de ce corps, par un certain nombre d'aptitudes, et par un certain type d'attitudes et de comportements. Encore y a-t-il bien de la différence entre l'image que je forme alors de ce *moi* et celle qu'en forment les autres. Diversement perçu, compris ou interprété, du moins ce *moi* est-il, comme n'importe quel autre corps ou n'importe quel autre discours, un des objets du monde.

Comme tel il est toujours distinct de la conscience qui s'en éprouve aussi différente que cependant inséparable. D'une part, en effet, comme sujet de sa représentation, la conscience s'éprouve toujours hors du monde. Parce que le monde est toujours devant elle, elle ne peut que s'en éprouver en deçà. Elle y voit toutes choses, mais elle ne s'y voit pas. Le propre de la conscience est de s'éprouver à distance et comme en retrait de tout ce dont elle a conscience. D'autre part, en l'unissant à ce qui n'est *pas encore*, l'attente la désunit du monde *déjà* là. Par ailleurs, étant pure ouverture au temps, l'attente qui la constitue fait que *je* transcende tous les temps sans être affecté par le temps. *Je* suis donc le même (la même conscience) après avoir tant vécu qu'en commençant à vivre. Mais ce que *je* suis alors n'est rien de représentable, n'a ni qualité, ni détermination : ce que *je* suis, en ce sens, n'est pas du tout quelque chose. Il en va, bien sûr, tout autrement de *moi*. Le *moi* est l'objet que je deviens pour moi-même et pour les

autres en m'efforçant de lui faire exprimer ce à quoi *je* tends. Comme sujet de ma représentation, *je* suis l'intemporel témoin de ma temporalité. Comme objet représenté, à l'inverse, c'est nécessairement dans le temps que mon *moi* déploie l'activité qui m'exprime, est affecté par ses rencontres, déterminé par les situations où il se trouve engagé, et apparaît de la sorte décrit par sa propre histoire. La dualité qui me constitue n'est donc pas seulement celle de l'intérieur et de l'extérieur, d'un sujet qui se représente le monde et de l'objet par lequel il prend place dans ce monde, d'une conscience qui attend et d'un individu affecté par ce qui lui arrive. Elle est aussi celle d'un ego intemporel qui dit *je*, et d'un *moi* dont tous les autres et lui-même parlent comme d'un objet.

Enfin, comme tout vivant *tend* à sa forme ultime, tout homme *tend* à devenir ce qu'il doit être. Mais, nous l'avons vu, l'homme est cet animal paradoxal au *telos*<sup>1</sup> aléatoire. Ce qu'il a à être, il lui faut se l'assigner, s'y déterminer, le choisir, et pour cela l'imaginer. Comment sa destination ne serait-elle pas alors imaginaire, puisqu'elle ne lui est assignée que par son imagination ? Peut-être est-ce d'ailleurs ce qui avait fasciné Valéry lorsqu'il en concluait qu'« au début était la Fable ». Et en effet, il n'y a rien de si intime, de si particulier, de si propre – notre moi –, que nous n'ayons dû rêver, fantasmer, construire et nous représenter imaginairement avant de le poursuivre comme un but, de nous y efforcer comme à une tâche, et de nous y identifier comme à notre destin. Sans doute est-ce même cette substitution d'un *telos* imaginé à un *telos* inné, d'une finalité extérieure et toujours contingente à une finalité inhérente et toujours nécessaire, à laquelle on se réfère implicitement en évoquant la substitution de la culture à la nature. Car ce moi que nous projetons, nous l'imaginons à partir des rôles que notre milieu social nous présente. Nous le composons en empruntant ses traits à quelques personnages que nous admirons, ou plus souvent à ceux que l'histoire, la littérature, ou les diverses mythologies, nous font imaginer. Ainsi avons-nous constitué, presque à notre insu, une sorte de personnage-modèle, un moi paradigmatique, qui va en quelque sorte régler notre vie, nous y faire choisir telle profession plutôt qu'une autre, et moins sans doute pour son exercice intrinsèque que pour les attitudes, l'allure, les gestes, dont nous imaginons qu'elle doit être l'occasion. Le moi auquel nous tendons, tout imaginaire qu'il soit, consiste donc moins en une fonction qu'en un rôle, moins dans ce rôle que dans le personnage qu'il permet de mettre en scène, et moins dans ce personnage que dans l'expressivité de la personnalité qu'il manifeste. Une personnalité : c'est-à-dire une énergie, un rythme, un tempo, une tonalité, et, solidairement, un style plus ou moins souple ou plus ou moins heurté, plus ou moins harmonique ou plus ou moins dissonant, de relation avec les autres. Notre vie va donc se passer à jouer ce personnage imaginé, ou plutôt, comme dans la *commedia dell'arte*, à

---

1. *telos*, mot grec pour « but ».

en improviser le rôle selon les situations et les circonstances où nous nous trouvons engagés. Notre moi, ce moi que nous avons imaginé comme un modèle, ce moi élu dans lequel nous nous reconnâtrions si nous en lisions l'histoire ou si nous le voyions représenté, il n'est rien d'objectivement constitué. Nous le schématisons plutôt que nous ne l'imaginons. C'est un type. Mieux, c'est un style. Pour caractériser ce moi paradigmatique, l'analogie la plus pertinente serait peut-être celle que nous emprunterions à une improvisation musicale : ayant élu un style, avec ses rythmes, sa couleur, ses timbres, ses modulations propres, nous n'interprétons pas notre vie comme une partition qu'on joue ; nous l'improvisons plutôt en lui donnant à chaque instant ce caractère expressif et inimitable qui fait qu'on reconnaît Beethoven dans une bagatelle, ou Brahms dans le plus bref intermezzo. Notre moi, c'est principalement la manière que nous avons choisie de faire sonner notre vie.

Nicolas Grimaldi, *Traité des solitudes*, PUF, 2003, p.91-95.

## Partie II - Dissertation

*Votre devoir devra obligatoirement confronter les trois œuvres et y renvoyer avec précision. Il ne faudra, en aucun cas, juxtaposer trois monographies, chacune consacrée à un auteur. Votre copie ne pourra pas excéder 1200 mots, mais un décompte exact ne sera pas exigé.*

Nicolas Grimaldi écrit : « Le moi auquel nous tendons, tout imaginaire qu'il soit, consiste donc moins en une fonction qu'en un rôle, moins dans ce rôle que dans le personnage qu'il permet de mettre en scène, et moins dans ce personnage que dans l'expressivité de la personnalité qu'il manifeste. »

Dans quelle mesure l'analyse des trois œuvres inscrites au programme vous permet-elle de souscrire à ce jugement ?

---

••• FIN •••

---